

Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **67 (1931)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : ROBERT DOTRENS : *Vienne 1930*. — ALBERT CHESSEX : *Ecole et roman*. — G. L. directeur d'école : *L'école active et la méthode globale en lecture*. — FAITS ET IDÉES : *Toujours les examens*. — PARTIE PRATIQUE : A. FAUCONNET : *Le mètre et ses sous-multiples*. — B. : *Réponse aux questions posées dans l'Éducateur du 3 janvier*.

VIENNE 1930

Répondant à une aimable invitation de M. Glöckel, président du Conseil scolaire de la ville de Vienne, je viens d'avoir le plaisir de passer une semaine, trop courte, hélas ! dans la capitale autrichienne.

Je croyais avoir épuisé, au cours de mon séjour précédent, mes sujets d'étonnement et avoir compris le sens de l'hospitalité viennoise. De celle-là, je ne dirai rien ici, sinon qu'elle a dépassé en cordialité affectueuse et en égards, tout ce que j'aurais pu imaginer.

C'est de mes observations rapides que je désire entretenir les lecteurs de *l'Éducateur*, en reprenant celles-ci au fil de mes souvenirs.

L'Éducateur ne se préoccupe pas de la politique des logements à bon marché ; qu'on me permette cependant, sans sortir du cadre des informations d'ordre pédagogique, de dire l'ahurissement qui vous saisit lorsque l'on contemple les immeubles construits par l'administration municipale : j'ai visité entre autres deux des constructions les plus récentes, Sandleiten et le Carl Marx Hof.

Sandleiten, c'était, il y a quelques années encore, une dune quasi inculte, aux flancs du Wienerwald. C'est maintenant une petite ville proprette qui étage ses blocs de maisons sur la pente. Entre chaque bloc, un square, de la verdure, des allées entretenues et pourvues de bancs. Des enfants jouent, de vieilles mamans tricotent en se chauffant au soleil d'automne qui brille clair dans ces larges espaces qu'on a ménagés pour lui. Ici comme ailleurs un cinquième seulement du terrain est bâti : quatre cinquièmes sont en terrains de jeux et en jardins.

Dans cet ensemble : 6000 personnes ont trouvé des logis clairs, confortables, hygiéniques. Pour un loyer mensuel de 5 francs, chaque famille dispose d'un logement de trois pièces avec jouissance gratuite de la buanderie collective : le jour de la lessive, la ménagère utilise deux bassins alimentés en eau chaude et en eau froide, une machine à laver et uneessoreuse, toutes deux actionnées à l'électricité, une étuve pour le séchage et une machine à repasser. On a même prévu un vaporisateur spécial pour humecter le linge qui ressort trop sec du séchoir !

Le quartier est organisé pour se suffire à lui-même ; tous les genres de commerce s'y rencontrent avec, en plus, une bibliothèque circulante, une salle de théâtre et de cinéma, des bains publics.

A proximité, un terrain de jeu de 60 000 mètres carrés est à la disposition des habitants avec une piscine de 100 mètres sur 20 mètres, à l'usage des adultes. Un bassin spécial de 50 000 mètres carrés, avec une profondeur d'eau de 60 cm., est réservé à l'enfance.

Revenons à *Sandleiten*. Sur la hauteur, à l'endroit le mieux exposé, on a élevé le jardin d'enfants qui reçoit de 7 heures du matin à 6 heures le soir les bambins du quartier.

Nous entrons dans le hall. Vite, une femme de service apporte aux trois visiteurs des chaussons d'une respectable dimension dans lesquels disparaissent nos souliers : il ne faut pas que les impuretés de la rue pénètrent dans l'école ! Les petits, eux aussi, le matin, quittent leurs sabots pour se mettre en pantoufles.

Nous montons. Qu'est-ce à dire, pourquoi les marches sont-elles si basses ? La directrice s'amuse de ma question. Nigaud que je suis ! Dans cette maison destinée à recevoir des petits enfants, tout a été prévu à la mesure de ces petits : marches peu hautes qu'il est facile de franchir sans risque de tomber, main courante que j'arrive tout juste à toucher des doigts ; jusqu'aux poignées des portes que je ne puis saisir qu'en me baissant... mais pour les bonshommes, elles sont à bonne hauteur !...

Détails, n'est-ce pas ! détails, oui ! qui jugent l'ensemble et qui montrent cette préoccupation constante d'aménagements prévus pour faciliter l'enfance et l'éducation de celle-ci.

Nous arrivons dans un clair vestibule. Devant chaque classe, un vestiaire grillagé et fermé reçoit les vêtements et met ceux-ci à l'abri des échanges ou des vols.

Voici une salle. Comme mobilier, de petites tables et des chaises qui permettent les dispositions les plus variées ; dans un coin, un théâtre guignol, dans un autre, des jouets, là, une armoire avec la vaisselle qui sert pour les repas pris à l'école. Contre le mur, une frise représentant des jeux d'enfants. Elle est l'œuvre des élèves de l'école d'application qui suivent un enseignement spécial de dessin et d'art. Qui donc a prétendu que la méthode Rothe est bonne pour amuser les enfants et qu'il est impossible d'obtenir avec elle des résultats satisfaisants !... Nous traversons un vestibule ; une salle ouverte nous offre un spectacle inconnu chez nous : la concierge, au moyen d'une cireuse électrique, polit le linoléum qui brille comme un miroir... Je pense malgré moi à nos règlements sanitaires ordonnant le balayage humide des classes et, pendant que la petite machine ronronne aux mains de la brave femme... je pense surtout à leur application.... Nous voici sur la terrasse. Il faut dire que l'édifice a deux étages et que chacun d'eux, comme le rez-de-chaussée du reste, s'ouvre sur une sorte de vaste esplanade ensoleillée où les enfants passent le plus clair de leur temps. Ces terrasses sont en retrait les unes des autres, afin que chacune jouisse tout au long de la journée du maximum d'insolation. Un emplacement couvert permet le jeu au grand air par temps de pluie.

De là, la vue plonge sur les emplacements de jeux qui sont réservés aux différentes classes, sur ces constructions gigantesques, sur cette ville nouvelle créée aux confins de la capitale. Quel effort d'éducation scolaire et sociale dans ces réalisations qui tiennent du prodige !...

Carl Marx Hof. — Sur la route de Nussdorf, là-bas, vers le canal du Danube, tout près des lieux où vécut Beethoven. Le groupe de constructions qui porte le nom du grand théoricien du socialisme s'étend sur plus d'un kilomètre, le long du boulevard. Ne vous représentez pas quelque caserne monstrueuse et horrible : l'architecture moderne semble avoir réussi à unir ici la masse avec la beauté. Cet énorme pâté de maisons se découpe en quartiers séparés par de vastes espaces non bâtis : les squares succèdent aux squares, les pelouses aux pelouses avec, ici et là, des bâtiments spéciaux : les buanderies et les bains, une clinique dentaire infantile, un pavillon où les mères reçoivent gratuitement les consultations qu'elles demandent pour leurs nourrissons, des jardins d'enfants.

Au cours de notre visite, nous croisons des groupes de locataires : là, des ménagères qui viennent d'achever leur lessive, ici, des hommes et des jeunes gens qui se rendent au bain. Avec quelle amitié et quelle déférence est salué notre guide, M. Glöckel, qui a tenu à nous accompagner en cet après-midi ensoleillé. *Freundschaft ! Freundschaft !* ce mot retentit joyeusement comme un témoignage de ces foules dont les conditions d'existence ont été si améliorées, à l'égard de l'un des chefs qui ont reconstruit la cité.

Wilhelminerberg.

En plein Wienerwald cette fois ! La forêt est parée de son plus somptueux manteau.

Quelques vendangeurs achèvent la récolte de ce raisin qui deviendra sous peu le *Henriger* cher aux Viennois.

L'auto escalade les rampes au milieu des sous-bois dorés.

Voici le château. Il est tel que l'abandonna, il y a quelques années, un de ces archiducs que le cinéma ressuscite de nos jours. Ou plutôt, depuis que la ville de Vienne l'a racheté à son propriétaire, il a été remis à neuf, tel qu'il fut aux jours d'apparat. C'est ici que l'office de la jeunesse héberge l'enfance abandonnée. Tous les malheureux qui n'ont pas de famille et ceux pour qui il vaudrait mieux que cette famille n'existât pas, tous les vagabonds amenés dans les commissariats par les agents des rues sont conduits dans cet asile. Ils demeurent là, un mois, deux, trois, peut-être ; le temps nécessaire à étudier leur cas. Un médecin, un psychologue, des assistantes les examinent, recherchent leurs antécédents. Une fois que le traitement approprié est établi, ils sont acheminés sur d'autres asiles ou placés dans des familles. Il en arrive et il en part tous les jours. La maison est ouverte depuis trois ans. La puissance d'action du milieu, l'effort des éducateurs qui surveillent et guident ces épaves montrent des résultats tangibles : les dortoirs, spécialement, les salles aussi, n'ont pas une tache, pas une dégradation. Ces malheureux, débiles mentaux pour la plupart, respectent le foyer où ils ont retrouvé, pour beaucoup, hélas ! trouvé seulement, leurs premières joies d'enfants.

Kagran. J'ai dit ailleurs l'effroyable suite de la guerre sur l'enfance vien-

noise : plus de 100 000 disparus. Aujourd'hui, c'est la crise économique qui conduit à la limitation des naissances, et le nombre des enfants continue à diminuer. Aussi bien, les vieilles écoles suffisent-elles aux besoins.

Pourtant, dans les nouveaux quartiers extérieurs, il a fallu songer à construire. L'école de Kagran, à l'inauguration de laquelle j'ai été convié d'assister, est le premier édifice scolaire élevé depuis la guerre. Il reçoit les enfants de la « Freihofsiedlung », avec colonie de maisons ouvrières qui a poussé de l'autre côté du Danube ; 10 000 personnes logent dans les 2200 maisonnettes dispersées sur l'immense plaine qui s'étend à perte de vue autour de nous.

L'école comprend 15 classes : 11 classes primaires et 4 d'école moyenne.

Il a fallu construire économiquement — Vienne a aussi ses soucis financiers — et l'on est parvenu, tout en créant une école qui réponde dans son organisation matérielle aux exigences de la pédagogie moderne, à dépenser fort peu : 800 000 francs suisses, environ.

Extérieurement, l'école est un bloc de béton coupé par d'immenses verrières. La porte d'entrée donne sur un vaste vestibule très clair et très large. Des vestiaires grillagés et fermés sont disposés face aux classes. Celles-ci sont aménagées avec beaucoup de simplicité et de confort. L'estrade et le pupitre ont disparu : le maître dispose d'une table de travail, au milieu de ses élèves. Disparues aussi ces rangées de bancs où, obligatoirement, l'enfant ne voit tout au long de l'année, que le dos du camarade placé devant lui. L'ameublement se compose de tables et de chaises. Les tables sont à 2 ou 3 places. Un dispositif à vis, placé dans chacun des pieds, règle la hauteur à la convenance des élèves ; un autre dispositif permet de placer la table obliquement ou horizontalement, à volonté. Les chaises ont été étudiées spécialement pour assurer une assise parfaite. Elles sont de deux hauteurs différentes pour répondre aux besoins individuels.

Une horloge électrique, une armoire-bibliothèque, une vitrine d'exposition pour les travaux et un lavabo à eau courante complètent l'aménagement de chaque classe avec, en plus, chez les petits, les tableaux noirs courant tout autour des parois, à hauteur des élèves, pour permettre le dessin et l'écriture à grande échelle. Une soufflerie d'air, actionnée par une machinerie installée au sous-sol, assure l'aération automatique et continue des classes.

Parmi les installations diverses que possède l'école, signalons, à côté de la salle de physique, celle de dessin, laquelle possède, si je puis dire, un tableau noir-blanc. De la sorte, il y a correspondance exacte entre le travail du maître et celui des élèves, sans que ceux-ci soient obligés de transposer les couleurs. Une grande terrasse (18 mètres × 14 mètres) a été aménagée pour les leçons en plein air ; une autre salle équipée pour la projection dispose d'un épidiastroscope.

Au sous-sol, la salle des douches, la cuisine pour l'enseignement ménager et deux locaux spacieux réservés spécialement, — signe des temps, — l'un aux assemblées de parents, l'autre au comité de l'association des parents. La salle de gymnastique enfin, se distingue des nôtres en ce qu'il est interdit d'y entrer avec des chaussures de ville. Les assistants à la leçon demeurent sur une galerie. Les participants, élèves et maîtres sont en costumes. Le parquet d'une métri-

culeuse propreté est entretenu spécialement de façon à permettre les exercices à terre.

Au dehors, un vaste jardin scolaire dans lequel chaque classe a son emplacement réservé, est utilisé pour l'observation et l'expérimentation.

De l'autre côté de la rue : le terrain de jeu, véritable stade sur lequel simultanément plusieurs classes peuvent jouer sans se gêner le moins du monde.

Si la vue même de cette construction nouvelle a vivement attiré mon attention, — on ne voit pas tous les jours une école construite et aménagée pour que le travail des élèves puisse s'exécuter selon les principes de l'école active, — le spectacle de son inauguration restera pour moi un souvenir inoubliable.

Un dimanche de grisaille et de bise, les autos officielles qui arrivent devant l'école ont de la peine à se frayer un passage dans la foule. C'est la cohue. Combien de parents et d'amis des enfants sont là ? 6000, 8000, 10 000 personnes ? Que sais-je ? Les rues et les abords du bâtiment sont noirs de monde. Une fanfare ouvrière fait sonner ses cuivres en attendant le début de la cérémonie. Celle-ci commence par un chœur des élèves : par delà les frontières, les mêmes mélodies expriment les mêmes sentiments : ces enfants célèbrent leur patrie, comme nous glorifions la nôtre : nous disons : « O vieux Léman ! toujours le même » et ils chantent sur le même air : « Oesterreich ist mein Heimatland ! »

Voici O. Glöckel à la tribune. Il explique la raison d'être de cette école, l'esprit de la réforme introduite, les devoirs nouveaux des maîtres et des parents. D'autres notabilités parlent après lui, une fillette déclame un poème de circonstance, et c'est M. Seitz, maire de Vienne, qui, le dernier, va prendre la parole. Il est accueilli à la tribune par des clameurs et des hourras sans fin qui montrent à quel point le premier magistrat de la ville est aimé.

Son discours m'a profondément ému. On était à la veille des élections au Parlement. La bataille électorale faisait rage, des menaces à peine déguisées étaient proférées contre la ville, ses dirigeants, sa population ouvrière. Et ce vieillard, dont les responsabilités sont écrasantes, a parlé à son peuple. Il a parlé de l'enfance, de la vie, du passé et de l'avenir.

« Cette école, a-t-il dit, est une annonciatrice des temps nouveaux dans lesquels se réalisera mieux la solidarité humaine. Ici, mieux que dans le passé, l'enfant fera son apprentissage de la vie ; il apprendra à aimer le travail et à prendre conscience de son devoir social. » Il achève, et j'entends encore retentir à mes oreilles sa péroraison dictée par les préoccupations du jour et animée de foi et de confiance en l'avenir. « La génération actuelle a vécu des heures tragiques et chaque jour se réveille en nous le souvenir des temps affreux de la guerre, du temps où la force brutale régnait, du temps des tueries et de la déchéance humaine. Nous voyons encore parmi nous les conséquences de la guerre et, pourtant, nous constatons aujourd'hui encore qu'il y a des hommes qui supportent et qui admettent ce que nous réprouvons le plus : l'idée de la force.

« Ce n'est qu'avec épouvante et effroi que nous essayons de nous représenter ce qui arriverait si la génération qui monte était éduquée dans l'idée de la force et des conséquences qu'aurait cette éducation.

» N'oublions pas le temps où dominait la force et, en pensant à tous les ravages

de la guerre, nous vous crions : Sauvez les enfants ! Sauvez-les non seulement de la misère physique qui est aussi une résultante de la guerre, sauvez-les de l'idée la plus affreuse, de celle qui est à l'opposé de toute culture, sauvez-les de l'idée de la force ! »

On m'avait dit à mon premier retour de Vienne : Vous vous êtes enthousiasmé vous n'avez vu que le beau côté des choses.....

Je reviens de cette seconde visite aussi convaincu et aussi enthousiaste que la première fois.

A ceux qui doutent, à ceux qui critiquent, je ne puis que donner un conseil : allez voir d'abord et vous discuterez ensuite.

Vienne nous donne, à l'heure actuelle, dans le domaine de la réforme de l'enseignement, un exemple d'une valeur inestimable. Ce peuple qui se débat dans les pires difficultés, nous montre la voie à suivre pour faire progresser la vie sociale et assurer un meilleur développement de l'enfance. Les vaillants pionniers de l'éducation nouvelle, en Autriche, nous montrent la voie à suivre si nous voulons que nos écoles publiques progressent et que l'éducation qu'elles donnent aux enfants de notre pays soit adaptée aux conditions nouvelles de la vie et aux enseignements de la science.

R. DOTRENS.

ÉCOLE ET ROMAN

Les Belges continuent. Après la *Vie de François Cuzol* de Ferdinand Bouché, voici les *Barrières* de Fernand Dubois. Plaider la cause de l'enfant contre l'école vieux jeu, défendre les idées de l'éducation nouvelle dans un roman alerte et prenant, s'efforcer ainsi d'atteindre le grand public et, en général, tous ceux que rebutent les études théoriques, voilà ce que M. Dubois a tenté et réussi ¹.

M. Dubois est inspecteur de l'enseignement primaire.

« Ce que j'admire, lui écrivait M. Adolphe Ferrière, c'est que vous puissiez être inspecteur, car nul n'est plus éloigné que vous des pédanteries de l'administration. » Heureusement, le type de l'inspecteur tracassier, autoritaire et tueur d'initiatives ne fait de plus en plus rare en tous pays.

Il faut souhaiter beaucoup de lecteurs aux *Barrières*, non seulement parmi les parents ou les futurs parents, mais aussi — et je dirai surtout — dans le corps enseignant. Il y a là de quoi nous faire réfléchir et faire avancer le char pédagogique plus qu'un gros bouquin savant. Avec une sensibilité aiguë, une compréhension vraiment « maternelle » de l'âme enfantine et un bonheur d'expression presque continu, M. Dubois met à nu les déficits de l'école traditionnelle. On jugera de sa manière par les quelques extraits suivants :

« I. Je voudrais être institutrice. Avoir trente enfants à aimer ! Leur sourire, leur faire des niches, se griser du bonheur qu'on leur donne. Leur montrer du doigt le ciel, la dorure d'un nuage, une plume qui tombe. Chut ! leur faire surprendre la chanson des feuilles. Les voir venir les mains pleines de choses jolies ou palpitantes. Cueillir leurs pensées, leurs émois. Pénétrer leurs âmes vierges et y laisser sa marque... (p. 57).

¹ FERNAND DUBOIS. *Les Barrières*. (Pour mieux comprendre nos enfants.) Roman. — Paris, Nathan, 16, Rue des Fossés Saint-Jacques.

» II. Insensés, qui astreignent les petits à regarder complaisamment des mots sans se soucier d'abord de leur faire voir les êtres que ces mots représentent, qui ne comprennent pas que laisser s'étioler le goût naturel des enfants pour l'observation de la vie, c'est le tuer aussi pour l'observation des vains et ennuyeux graphismes. Pour eux, admirer le coq chantant sur l'huis, l'œil en feu, la langue qui darde et la queue scintillante, ce n'est rien que du temps perdu. Mais le q qui termine le mot « coq », voilà ce qui importe ; toute la bêtise scolaire est là ! (p. 76-77).

» III. Faisant table rase du passé de l'enfant et de son ambiance, négligeant un acquis précieux, voulant se rapprocher de l'école-type, de l'école-fantôme, telle qu'elle croit l'apercevoir à travers les programmes, elle (l'école) bâtit dans le vide. Elle prétend faire une vie à côté de l'autre. Mais celle-ci a vite emporté celle-là comme un fétu (p. 84).

» IV. L'enfance est un plateau riche de sources jaillissantes, origines d'innombrables fleuves qui s'en vont toucher à toutes les mers. Le rôle de l'école est d'empêcher qu'ils ne se perdent dans le sable. Son rôle est de les suivre, de les aider à creuser leur lit, d'y faire des barrages, des écluses. L'orgueilleuse école ne veut pas de ce rôle. Elle croit pouvoir, comme Moïse, faire sourdre l'eau où elle voudra. (p. 86-87).

» V. Je me développais en marge de l'école. N'est-ce pas insensé ? Mais le maître suivait pas à pas, pour le style, le manuel d'un bonhomme nichant à cent kilomètres de chez nous, et pour la géographie, un atlas succinct qui dédaignait notre existence ; pour l'histoire, il avait foi dans un mince traité qui s'occupait des dynasties, sans attache avec nous ; les dictées provenaient d'un anonyme qui les avait pillées partout, sauf « chez nous »... (p. 91).

» VI. On dit bien de temps à autre : « Vous verrez cela en sortant ». Cela ne suffit pas. Il faudrait *partir* du milieu, ne plus se contenter d'y faire *allusion* au cours d'un enseignement dont la base reste dans les livres (p. 96).

» VII. Ils font des « promenades » les lendemains de fête, quand on n'est pas à l'ouvrage. Elles viennent comme *diversion* alors que l'enseignement part les faits devrait constituer le *fondement*. Elles viennent dans un moment d'inspiration, sans être sollicitées par les recherches antérieures, et puis on reprend les cours interrompus sans s'occuper de ce « temps de répit ». Cela, c'est une pauvre caricature de l'enseignement par et dans la vie (p. 96).

» VIII. *Le ton d'école*. En vous remettant ma punition : *Je dois parler sans chanter, Tu dois parler sans chanter, etc...*, j'égaré près de votre bureau cette petite lettre... Pour nous faire perdre le ton d'école, vous nous infligez ces hilarant pensum. Croyez-moi, vous vous y prenez mal. L'élève qui d'habitude ne « chanterait » pas, après une tâche semblable, malgré lui, « chanterait »... Si vous voulez que nous ne chantions plus en parlant, supprimez donc ces punitions.

» ...Hélas ! monsieur, il y a de la marge entre demander une tartine à sa maman quand on a faim et répéter cent mille fois « individuellement » et « simultanément », en s'ennuyant, cette fadaise avec tant d'autres : « Le mètre cube est l'unité...é des mesures de volume... ». Si vous voulez détruire le ton d'école,

permettez-nous d'*agir*, ne faites pas de la classe une volière à perroquets. (p. 176).

» ...Et fichez au feu ce sacré manuel qui vous fait réciter... comme un livre: Nous ne voulons plus être dirigés par ce vilain monsieur sans âme, sans esprit d'à-propos, sans gaîté, qui ne parle que par phrases ronflantes. Soyez donc, vous, notre maître. Nous en voulons un, vivant, qui remue, qui sente, qui admire, qui rie quand il a envie de rire, qui pleure sans nous cacher ses larmes, qui nous connaisse, qui nous traite en amis, en confidents. A ce compte-là seulement, monsieur, nous cesserons d'être des fantoches. ...S'il nous arrive de lancer : « Ouf ! Aïe ! Tant mieux ! Encore ! Oh ! » encouragez-nous. Riez...

» ...Ne nous conduisez pas non plus à la Bismarck. « Un ! Deux ! Debout ! Assis ! Bras aux dos ! Silence ! »...

» ...Et appelez-nous, de grâce, non plus : Durieux, Navarre ou Piron, mais Raoul, Louis ou Jules. Ce sera plus doux, plus intime. Ce sera meilleur pour tous ». (p. 175 à 179).

En voilà assez, n'est-ce pas, pour montrer à la fois l'esprit et la lettre du livre de M. Dubois.

On lit sous le titre du roman : « Ouvrage porté par le gouvernement belge au Catalogue officiel des Bibliothèques d'Ecoles normales et des Bibliothèques d'instituteurs ». Nous souhaitons que d'autres pays suivent cet exemple. Ils n'auront pas à le regretter.

ALBERT CHESSEX.

L'ÉCOLE ACTIVE ET LA MÉTHODE GLOBALE EN LECTURE

Dans un récent discours, M. F. Hymans, notre ministre des affaires étrangères, parlant de l'histoire de la Belgique, pendant un siècle d'indépendance, faisait remarquer qu'on est frappé du caractère de continuité qu'offrent les développements du pays. « Nos institutions, dit-il, on évolué graduellement dans l'atmosphère de liberté. Nous devons ce phénomène au tempérament, aux mœurs du peuple belge. Il est traditionaliste. Il n'aime guère les changements brusques. Il a le goût des solutions modérées. Il a en même temps le don de l'initiative et de l'énergie. Il crie, et souvent très fort, mais dans l'action, il a le sens de la mesure. Les réformes s'accomplissent lentement, après des hésitations et des résistances. »

» Ces caractères du Belge se retrouvent dans l'application des méthodes d'enseignement et ce n'est qu'après des essais et des tâtonnements répétés que l'on adopte une méthode nouvelle. Et c'est obéissant à cette marche prudente que j'avais chargé un de mes jeunes et dévoués instituteurs de tenter, cette année, la méthode globale, synthétique. Voici le rapport qu'il vient de me remettre. Il est concluant, vous vous en rendrez compte et je souhaite que cet exemple entraîne de nombreux collègues !

» Voici le problème que j'avais à résoudre : enseigner la lecture et l'écriture à 39 élèves. — C'est un problème courant.

» J'analyse les données : 39 élèves ; le plus jeune est âgé de 5 ans et 7 mois, l'aîné a 9 ans et 4 mois. Comment former avec ces éléments une classe homogène ? Je continue l'analyse:

3	élèves	ont	9	ans
3	»	»	8	»
12	»	»	7	»
20	»	»	7	»
1	»	»	5	»

Méthode de lecture employée jusqu'à présent : méthode analytique.

Vais-je oser adopter une méthode globale ?

Pourtant le réquisitoire contre la méthode analytique est formel : 6 élèves ont doublé ou triplé une première année. Ils ont fait un stage d'un an dans une classe d'arriérés à population faible : douze sont vétérans une première fois. Que faire ?

» Premier mois de classe : j'emploie la méthode analytique avec les procédés montessoriens. Résultat : à part quelques élèves manifestement très faibles, tout le monde est parvenu à fixer et à reconnaître les lettres enseignées, mais un double écueil se présente : l'association des lettres en syllabes et des syllabes en mots est chose presque impossible pour 20 élèves.

» Deuxième mois. J'ose. Je vais unir l'eau et le feu, la méthode Montessori qui part de la lettre et la méthode Decroly qui part de la connaissance globale du mot. — Résultat : mes fiches individuelles mises à jour me révèlent : 39 élèves sur 39 savent écrire et lire correctement 70 mots présentés globalement. Le résultat ou plutôt le succès est formel. Mes élèves sont enthousiasmés, ils ne lisent plus des lettres mais des idées et j'évite cet autre écueil du 1^{er} mois : les élèves intelligents composaient des mots « ivone, malète » au lieu de Yvonne est malade.

» Mieux encore, 37 élèves sur 39 ont fait, sans mon intervention, l'analyse des mots et sont parvenus à isoler les lettres et même les syllabes que je puis maintenant dicter.

» Je ne me hâte pas de crier victoire. J'attends que le troisième mois soit écoulé pour asseoir les résultats, faire réaliser par tous l'analyse des mots globalement fixés et d'en refaire la synthèse.

» Une chose est cependant dès à présent certaine, indubitable : j'ai fait naître l'intérêt chez tous mes élèves.

» J'ai essayé, — oh ! mon essai est bien timide, bien peu risqué, — j'ai essayé la méthode globale. Elle m'a paru la seule qui soit à la fois rationnelle pour les grammairiens et basée sur la psychologie de l'enfant. C'est ce dernier titre qui en fait la seule méthode digne d'inaugurer l'école active ! »

G. L., directeur d'école.

FAITS ET IDÉES

TOUJOURS LES EXAMENS

Au cours de l'année écoulée, cette question fut traitée par l'*Educateur*. Si nous y revenons, ce n'est pas dans le dessein d'en faire une nouvelle étude — nous n'avons rien à changer à notre point de vue — mais parce que beaucoup s'en préoccupent. Il nous paraît utile que leurs idées soient connues.

I. Notre confrère valaisan *L'Ecole primaire*, du 31 décembre écoulé, expose sa doctrine en quatre points :

1. **Griefs contre les examens.** *Celui qui nous semble tenir le premier rang et commander tous les autres, mais qu'on n'ose pas avouer, c'est le caractère gênant qu'a tout contrôle, gêne dont on voudrait bien se débarrasser !...*

... Passons !

2. **Nécessité des examens.** 3. **But des examens.** Ces deux chapitres sont inspirés de la brochure de M. Savary, que nous avons analysée en son temps.

4. **Formes et conditions des examens.** Au moins si l'*Ecole primaire* désire conserver ses examens, cherche-t-elle à les organiser le mieux possible : « Avant tout, cet examen doit se faire sous la direction de personnes *capables*, c'est-à-dire qui, outre les connaissances sur lesquelles portent les interrogations, possèdent la théorie et surtout la pratique de l'enseignement.

Mais, comme il faudrait pour cela un personnel qu'on ne peut pas trouver si facilement, « on peut se limiter dans l'inspection du programme. » Pourquoi l'examen ne porterait-il pas une année sur une branche, une autre année sur une autre ?...

Si le *principal grief* cité plus haut fait simplement sourire, reconnaissons que la conclusion ne s'éloigne pas beaucoup de notre manière de voir : suppression des examens ! Contrôle actif de l'enseignement par les inspecteurs ! C'est-à-dire, précisément par des personnes qui possèdent la théorie et surtout la pratique de l'enseignement.

II. Opinions d'une jeune fille de l'Ecole supérieure de Lausanne

Ces lignes que nous devons à l'amabilité de M. J. Margot, inspecteur, ont été écrites à la veille de l'examen du certificat d'études et après une libre discussion en classe.

Le 15 juillet 1930.

Pourquoi suis-je pour les examens ?

Les examens sont, à mon point de vue, un excellent moyen de contrôle pour renseigner sur l'intelligence et les connaissances d'un élève. Un élève appliqué, qui, pendant toute l'année scolaire, aura fait régulièrement ses tâches avec le désir d'apprendre quelque chose, appréhendera-t-il beaucoup les examens ? Non, au contraire, il se réjouira à la perspective de pouvoir montrer que son travail a rapporté de bons fruits. Il est rare qu'un bon élève, intelligent, et appliqué durant l'année, ne réussisse pas ses examens avec succès. Quant aux élèves intelligents qui ne se donnent pas la peine de travailler, si l'examen les fait échouer, qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé !

Il se peut encore qu'un élève soit appliqué, mais, hélas ! ne jouisse pas de facultés intellectuelles ; l'échec sera pour lui la preuve qu'il doit se diriger dans une autre voie.

On me dira : L'examen est uniquement une affaire de chance ; j'admets que cette dernière y est pour quelque chose ; l'élève peut évidemment tomber sur un sujet qu'il connaîtra mieux qu'un autre. Mais, dans la vie, ne sommes-nous pas à tout moment appelés à faire appel à notre intelligence, à nos connaissances ; nous ne savons pas à l'avance de quoi nous devons faire preuve, à quelles connaissances il nous faudra faire appel. C'est pourquoi l'examen nous apprend en quelque sorte à affronter les difficultés de la vie.

On reproche aux examens de faire uniquement appel à la mémorisation et pas assez à l'intelligence de l'élève ; mais c'est pourtant nécessaire d'apprendre certaines branches telles que la diction, la grammaire, la géographie, l'histoire ; il faut bien avoir une base pour exercer son jugement. D'autre part, les mathématiques, qui font uniquement appel au raisonnement, donneront des preuves plus exactes encore de l'intelligence de l'élève. En fait, aux examens, on ne demande pas l'impossible, puisque ce n'est qu'un contrôle du travail accompli durant l'année scolaire.

Encore plus, l'examen est pour l'écolier *un but de travail*.

D'ailleurs, dans l'humanité, il est rare de trouver des gens qui accomplissent leur travail dans un but désintéressé, uniquement pour faire leur devoir ; chez l'enfant, il en est de même.

Evidemment, c'est très beau de dire à un écolier : « Travaille pour ta satisfaction personnelle, pour t'instruire ; plus tard, tu verras que tu n'auras pas perdu ton temps ». L'enfant ne peut pas comprendre cela, il lui faut des preuves immédiates qui lui démontrent qu'il ne travaille pas en vain, mais pour un but déterminé.

Eh bien ! ce but, il le trouvera dans les examens, but secondaire, évidemment, mais qui l'amènera au but principal, qui est l'œuvre même de l'école, en deux mots : à *l'instruction*.

Je crois qu'à l'âge de notre aimable correspondante, je pensais de même !

III. Sous ce titre suggestif : *Oh ! ces épreuves ! Jusques à quand ?* Mlle Alice Descœudres a publié dans le *Nouvel Essor* le résumé d'un article paru dans un journal pédagogique viennois, *Die Quelle*. L'auteur en est M. Hans Handl, inspecteur scolaire.

En voici quelques extraits :

Il s'agit tout d'abord de juger *l'enfant*, ses progrès, la possibilité pour lui de suivre une autre classe. En vérité, l'épreuve, telle que nous la pratiquons, atteint-elle ce but ? Non, pour toutes sortes de raisons.

Tous les maîtres savent qu'il suffit du mot d'examen — celui d'épreuve n'est pas beaucoup moins redoutable — pour faire perdre l'esprit aux enfants les plus capables de travailler intelligemment en temps normal ? Et n'avons-nous pas tous vu des élèves particulièrement doués pour une branche, échouer le jour de l'examen ? N'arrive-t-il pas que le temps de réaction joue un rôle, et qu'un enfant particulièrement réfléchi, mais, à cause de cela, hésitant à répondre d'emblée, verra passer devant lui des camarades moins capables ou plus audacieux ? Il suffit d'avoir été juré à des examens pour constater quelle part énorme joue l'aplomb de l'élève : vous êtes infailliblement disposé à hausser la note d'un enfant sûr de lui-même.

L'examen vise ensuite à renseigner le *maître*, oui, théoriquement ; c'est certainement chez les maîtres que la foi aux examens est la plus défaillante : quel est le maître intelligent et tant soit peu psychologue, je vous le demande, qui ne connaît pas bien mieux ses élèves par le contact journalier qu'il a avec eux tout le long de l'année que par les quelques questions qu'on va lui poser dans des conditions telles que, souvent il ne donnera pas sa mesure, pour toutes

sortes de raisons, indépendantes de celui qui fait passer l'examen. Forcément, c'est surtout la mémoire qui fournira matière à épreuves. Or, dans la vie pratique, quelle que puisse être l'utilité incontestable d'une bonne mémoire, ce seront d'autres facteurs qui joueront le rôle primordial.

Quant aux *parents*, que les examens ont aussi la prétention de renseigner, ces notes mortes, si loin de rendre toutes les manifestations subtiles de la vie de l'enfant, valent-elles une appréciation de son développement ? Et n'est-ce pas parce que les parents se contentent de ce procédé imparfait qu'ils n'ont pas davantage l'envie de faire connaissance de plus près avec cette école où leurs enfants passent le plus clair de leur temps ?

Et quant à l'*école*, les examens sont-ils véritablement nécessaires à sa bonne marche ? Non, évidemment, pour les raisons déjà citées : de la difficulté, de l'impossibilité d'une appréciation adéquate aux efforts fournis et aux progrès réalisés, il résulte que ce système suranné induit en erreur plus qu'il n'aide réellement quant à la marche à faire suivre à tel ou tel élève. C'est d'après l'expérience quotidienne de son travail que le maître juge l'enfant, et non d'après des chiffres additionnés dont il aura fait la moyenne ! Effroyable gaspillage que constitue le fait d'examiner chaque enfant de chaque école, dans chaque branche, est de plus « absolument sans valeur », dit Handl. « Et, ajoute-t-il, l'école et l'enfant ont un très vif intérêt à voir disparaître pour toujours la camisole de force du classement ». Si, souvent, vous entendez des maîtres gémir sur la pénible nécessité où ils se trouvent d'écarter du chemin de leurs élèves d'intéressants sujets de discussion ou d'observation faute de temps, qui fera la somme de tous les sujets attrayants, instructifs et éducatifs qui pourraient remplir les heures sabotées pour des répétitions qui n'atteignent pas leur but !

Au printemps, c'est sous la première poussée des feuilles nouvelles que tombent les feuilles flétries de l'an précédent : de même, en cette matière, introduisons doucement à l'école les mesures qui amèneront la chute du système périmé. Jugeons l'enfant comme un être entier, en soulignant ce qui, chez lui, est caractéristique, établissons des rencontres entre parents et maîtres, des heures de réception pour les parents ; établissons les classes parallèles suivant la rapidité et la capacité de travail des élèves ; et des classes spéciales pour les enfants risquant de devenir une entrave à la marche de la classe ; visons à avoir des classes aussi peu chargées d'élèves que possible ; visons constamment à perfectionner nos procédés et nos méthodes d'éducation, nos programmes et nos horaires, surtout ; cherchons à nous rapprocher de cette école pour la vie et dans la vie, où maîtres et enfants vivent en harmonie à la poursuite des secrets de la nature et de la science, et nous verrons un jour tomber telle l'enveloppe de la chenille devenue désormais inutile, l'antique système des notes et des examens scolaires.

Seulement allons-y avec entrain, que les malheureuses petites victimes n'attendent pas trop longtemps l'heure où sonnera la délivrance !

Alice DESCŒUDRES.

IV. Terminons par ces lignes pleines de sève, de verve et de bon sens que

M. Léon Savary a publiées dans la *Tribune de Genève*. (On sait que des fraudes commises lors des examens du baccalauréat en France avaient ému l'opinion.)

Les fraudes dans les examens et la valeur relative des diplômes.

Il ne faut pas s'imaginer que les fraudes qui ont scandalisé l'opinion et la presse chez nos bons voisins ne se produisent qu'en France, ni que le baccalauréat en ait le monopole. En réalité, il n'est pas d'examen sans fraude au moins possible, donc probable. Aucun homme de bonne foi qui a fait des études classiques et universitaires ne me démentira.

... On fraude donc. Mais pourquoi fraude-t-on ? Souvent parce qu'on se sent mal préparé et que l'on tient cependant à réussir. On sait bien que le diplôme n'a de sens que s'il consacre des connaissances réellement acquises. Mais on sait aussi que personne ne pourra vérifier la parfaite corrélation entre la science possédée et le titre qui l'atteste. On veut faire plaisir à son papa ou simplement éviter qu'il vous coupe les vivres. On veut aller au plus vite à l'université. Et l'on prend, au besoin, le chemin le plus court.

Parfois l'on fraude à tort, alors que l'on pourrait fort bien se passer de tout subterfuge, mais parce qu'on a peur, qu'on manque de confiance en soi, qu'on se défie de la bienveillance des examinateurs, ou de la chance. Il y a, dans la vie, des gens qui échafaudent pour réussir des combinaisons extrêmement compliquées, alors qu'ils parviendraient au même résultat par leur seul talent. En général, ceux-là commencent très tôt leurs exercices.

D'autres redoutent, et non toujours sans motif, de se trouver cois en présence des exigences de leurs juges. On pose à des garçons de dix-huit ans des questions auxquelles la plupart des professeurs — à moins que ces questions ne rentrent dans leur spécialité — ne pourraient pas répondre. La culture générale, paraît-il, l'exige. Or la vraie culture générale ne suppose pas que l'on ait réponse à tout, à l'instar de Pic de la Mirandole, mais bien que l'on ait appris à apprendre, à observer et à conclure. C'est pourquoi le système en vigueur chez nous et qui veut que les candidats soient interrogés par le maître qui les a instruits et qui, mieux que tout autre, peut se rendre compte de leur développement intellectuel, est excellent et louable à tous égards.

Faut-il prendre au tragique les fraudes scolaires ? Oui, disent quelques-uns. Je n'hésite pas à dire : Non !

Non ! Parce que si l'on conquiert un diplôme par des moyens malhonnêtes, on ne s'en trouve pas plus savant ni plus expert.

Mais, dira-t-on, on jouit cependant des avantages sociaux que le parchemin confère. Ici, l'on pourrait facilement manier l'ironie et retorqueur que, par le temps qui court, un diplôme, fût-il obtenu loyalement, ne donne guère que le droit de crever de faim. Très sérieusement, on peut répliquer : N'y a-t-il pas une fraude pire que les petits trucs des collégiens et qui consiste à décorer de titres universitaires, par conséquent de l'apparence et des privilèges du savoir, des ânes bâtés qui n'ont jamais rien compris à rien, mais qui ont subi le plus correctement du monde toutes les épreuves prévues par les lois et règlements ? Le vrai scandale n'est pas qu'un garçon intelligent devienne bachelier grâce à la

précaution qu'il a prise de noter sur sa manchette la date de la bataille de Mantinée ou la formule de l'acide sulfurique. Il consiste en ceci que des imbéciles persévérants, incapables de se faire une opinion personnelle, d'exercer leur sens critique, d'imaginer, de comprendre deviennent, en vertu d'une convention arbitraire et parce qu'ils savent répéter certaines choses, bacheliers, licenciés, docteurs. Et quelquefois on leur donne une chaire pour qu'ils puissent braire à leur aise.

C'est pour eux que Nietzsche a écrit : « Semblables à ceux qui stationnent dans la rue et qui, bouche bée, regardent les gens qui passent, ainsi ils attendent, bouche bée, les pensées des autres ».

PARTIE PRATIQUE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs de prochaines études sur la méthode de rédaction de M. Porinot, complétée par l'emploi du vocabulaire sensoriel de Bocquet-Perrotin ; des leçons introductives à divers chapitres de l'arithmétique ; d'autres sur les sciences naturelles et le dessin ; divers essais de la méthode *des centres d'intérêt*, notamment *Un essai complet de concentration appliquée au programme officiel de première année, du degré supérieur* (école vaudoise), *expérimenté avec succès en 1929.* (Réd.)

LE MÈTRE ET SES SOUS-MULTIPLES

Tous les enfants de 8 et 9 ans ont entendu les mots mètre, décimètre, centimètre, millimètre ; ils les ont répétés et ont peut-être d'autant plus jonglé avec ces mots qu'ils sont pour eux un signe de connaissances, qu'ils cachent un certain mystère inexplicable pour leur jeune cervelle. Ils diront aussi facilement 1 m. 50 qu'ils ne disent 1 fr. 50 ; mais, en prononçant la première expression, il est peu probable qu'ils aient la notion de 1 ½ mètre.

Etant donnée la similitude des mots, si l'école, en première année intermédiaire (d'après le Plan d'études vaudois), ne travaille pas les mesures de longueur d'une façon très concrète et consciencieusement, c'est le verbalisme du début qui l'emportera pour longtemps dans la jeune cervelle. Il est donc nécessaire de s'arrêter systématiquement à l'étude du mètre qui reste la base de tout l'édifice.

Le décimètre vient ensuite, et chaque élève aura dans sa boîte d'école son dm. en bois (rameau ou bûchette). Les exercices de toutes sortes sont bien facilités si chaque enfant possède un ruban de papier fort de 1 m. de long¹. Au calcul s'ajoutent d'excellents exercices manuels : pliages, mesurages, dessins. La précision est de rigueur (c'est aussi une notion à fortifier à cette occasion), et, si l'on procède méthodiquement, on peut arriver à de très bons résultats avec de jeunes élèves et même des retardés.

Le pliage du mètre a été à maintes occasions la pierre d'achoppement qui a compromis tout l'exercice et découragé parfois le personnel enseignant. Un moyen qui a été employé avec succès plusieurs années de suite est le suivant :

¹ Un marchand de Lausanne m'a fourni 50 bandes de papier banque jaune de 1 m. de longueur et 15 mm. de largeur pour 0 fr. 50.

a) Pliage du ruban par la moitié ; mesurer avec le dm. en bois chacune des moitiés et inscrire par-dessus le pli :

$$\frac{1}{2} \text{ m.} = 5 \text{ dm.}$$

Avec les retardés, le maître aura avantage à couper au fur et à mesure de son travail les fractions du ruban ; il conservera les portions dûment inscrites en toutes lettres et en abrégé.

b) Poser le dm. (bois) sur le ruban dès le pli et rabattre l'extrémité du papier jusqu'au bois ; retourner l'ouvrage et faire de même avec l'autre extrémité, après avoir constaté et écrit :

$$2 \text{ dm.} + 3 \text{ dm.} + 5 \text{ dm.} = 10 \text{ dm.} = 1 \text{ m.}$$

$$\text{On aura : } 2 + 3 + 3 + 2 \text{ dm.} = 10 \text{ dm.} = 1 \text{ m.}$$

C'est le moment de s'attarder à la notion $\frac{1}{5}$ m. = 2 dm. Le ruban tout allongé, on posera un bois de chaque côté du pli médian et l'on aura très visibles les 5 parties.

Le *dessin* qui pouvait déjà intervenir après le pliage a) enthousiasmera les élèves et permettra la détente nécessaire ; que de trouvailles, quelle porte ouverte toute grande à l'imagination, que de joies pour les élèves et pour le maître ; quelle ardeur chacun met à essayer des positions inédites du ruban posé sur son bord.

c) Replier chaque bout en plaçant l'extrémité sur le pli b ; calculs :

$$A + 1 + 3 + 3 + 2 \text{ dm.}$$

$$1 + 1 + 3 + 3 + 1 + 1 \text{ dm.}$$

Des observations et des répétitions de calculs rapides peuvent s'effectuer avec le ruban dont le maître dissimule en ses mains une ou plusieurs fractions. Différences : « Combien de dm. sont cachés dans ma main ? » Les réponses peuvent être données oralement ou par écrit, soit immédiatement, soit après deux ou trois constatations. Ces excellents exercices d'observation rapide et de mémoire plaisent aux enfants.

d) L'extrémité étant repliée, reporter le pli c) sur le pli a) pour marquer 3 et 7 dm. ; calculs et dessins comme précédemment.

e) Après avoir replié sur eux-mêmes les différents dm. déjà marqués, poser les plis d et c sur le pli a, en ayant soin de garder le 1^{er} dm. à l'extérieur. Vérifier l'exactitude des plis qui doivent être tous parfaitement superposés ; calculs et dessins de plus en plus variés.

La lutte contre la confusion des mots : mètre, décimètre, centimètre, millimètre doit se poursuivre encore. On demandera à chaque élève un cm. en fil de *fer* et un mm. en *crin* (crin de brosse ou autre) collé sur papier avec inscriptions ; chaque fois que, dans les exercices oraux, un élève fait une erreur dans l'emploi des mots, il doit d'abord répéter l'expression en employant les termes concrets : papier, bois, fer ou crin, avant de répéter l'expression telle qu'elle doit être dite. Les enfants se piquent au jeu et le verbalisme est détruit pour toujours ; la jonglerie leur plaît, parce qu'ils sont fiers de bien posséder les « formules mystérieuses ».

On complétera l'utilité du ruban en inscrivant d'un côté les notions entrevues plus haut : $\frac{1}{2}$ m. = 5 dm. = 40 cm. = 500 mm. $\frac{1}{4}$ m. = ... $\frac{1}{5}$ m. = ... $\frac{1}{8}$ m. — ...

De l'autre côté du ruban, on fera marquer en couleurs chaque dm. sur la $\frac{1}{2}$ largeur du papier, en alternant, et les cm. sur l'autre $\frac{1}{2}$ largeur, toute la longueur du ruban. Les précisions (quantité et qualité) concernant le mm. et le cm. seront exercées encore en dessinant ces mesures sur un triple dm. en mi-carton de 25 mm. de largeur.

Recommandations pratiques : 1° Bien écraser les plis quand les portions du ruban sont superposées.

2° Vérifier l'exactitude des rubans repliés en les tenant, une dizaine ensemble, dressés sur la table.

3° Avoir un crayon bien taillé et plutôt dur pour le dessin des cm. et des mm.

4° Les pages d'un vieux cahier d'écriture N° 5 sont d'un grand secours dans l'exécution du dessin précis des cm. et des mm. A. FAUCONNET.

RÉPONSE AUX QUESTIONS POSÉES DANS L'« ÉDUCATEUR » DU 3 JANVIER

I. L'imparfait et le passé simple (1^{er} groupe).

Je tiens *comme acquis* que la conjugaison de ces deux temps est connue, et que seul leur emploi prête à confusion. Il s'agit donc d'en faire comprendre la différence de fond — ou de signification. Consultez les grammaires, voyez les exemples classiques, cherchez-en d'autres où vous voudrez ; vous finirez par vous convaincre qu'une seule différence demeure entre eux — et encore souffre-t-elle des exceptions ; l'imparfait marque la répétition et non pas le passé simple.

Les questions de *durée*, de *simultanéité* ne les différencient pas suffisamment, pas plus d'ailleurs que *celles de périodes entièrement révolues ou non*. — Inutile de citer des exemples : ils sont légion.

a) Je propose donc à nos élèves de trouver des phrases dans lesquelles ils emploieront des verbes dont la prononciation soit tout à fait différente à la première personne singulier des deux temps envisagés. (On peut venir à leur aide, et il n'est pas nécessaire de les *employer* — les verbes — directement à la première personne).

Et à défaut de *centre d'intérêt*, puisons dans l'histoire (pas trop récente, toutefois, pour éviter le passé composé).

Je suppose que l'on ait trouvé ceci :

découvrir l'Amérique,
mourir pour son pays,
entendre pour la première fois.

(Il faut, en effet, s'attendre à des choses assez diverses, à défaut de centre d'intérêt). Nous disposons en deux colonnes les phrases formées :

Passé simple

1. En 1492, Christophe Colomb *découvrit* l'Amérique.

2. Davel *mourut* pour son pays.

3. Quand Edison *entendit* pour la première fois son phonographe, il en eut un ravissement.

Imparfait

1. Chaque fois qu'il *découvrait* une terre nouvelle, il en *fai-ait* hommage à son roi.

2. « Chefs, soldats, tous *mouraient* ; chacun *avait* son tour... »

3. Quand il *entendait* les reproches de ses parents, Palissy *doutait* de lui-même.

Analyser ces exemples — en tirer la conclusion qui tiendra lieu de règle.

(A suivre.)

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

Vient de paraître :**HISTOIRE POLITIQUE
DE L'EUROPE**

1815 - 1919

par

EDMOND ROSSIERProfesseur d'histoire contemporaine et d'histoire diplomatique aux Universités de
Lausanne et de Genève.

Un volume in-8° broché Fr. 6.—

« Cette histoire politique de l'Europe au XIX^e siècle qui, impatientement attendue, vient enfin de sortir de presse, apparaît à la fois comme une somme — ainsi qu'on disait au moyen âge — et une gageure.

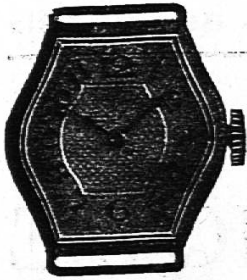
N'y cherchez pas une accumulation de petits faits, d'anecdotes plus piquantes qu'authentiques et de détails inutiles. Vous n'y trouverez que bien peu de dates et de noms propres, toutes choses où se complait la petite histoire.

Mais si vous désirez comprendre les problèmes de notre époque, savoir comment ils se sont peu à peu posés et résolus au cours du siècle précédent, si vous voulez assister à cette genèse du XX^e siècle politique, si vous voulez discerner l'essentiel, apercevoir les grands courants, saisir dans le labyrinthe des événements le fil d'Ariane de la raison, alors vous goûterez à lire l'ouvrage du professeur lausannois le plaisir que procurent l'intelligence subtile, aiguë, et le talent.

Par son sens des proportions et des valeurs, l'œuvre de M. Rossier est classique. Elle s'ordonne et se groupe autour des idées générales, d'une particulièrement — la doctrine des nationalistes — à la manière d'une tragédie de la grande époque. On discerne les premières tentatives de ce nationalisme que Metternich essaie vainement d'écraser ; on en voit l'épanouissement avec le triomphe de l'indépendance italienne et l'hégémonie allemande et, pour finir, cette *idée-force* se dissout dans les fleuves de sang de la guerre mondiale et les contradictions du traité de Versailles. Et c'est bien là la gageure que nous notions tout à l'heure. Tout ce drame tient en quelques centaines de pages lumineuses où les faits s'enchaînent dans un ordre logique et psychologique. Tout s'agence selon un plan ; chaque fait, chaque date n'est retenu que pour autant qu'il est partie de l'ensemble. Et cette méthode rigoureuse suppose une prestigieuse maîtrise et une émouvante abnégation. Il est souvent bien douloureux d'être bref lorsque l'on a tant à dire.

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de l'aisance magistrale avec quoi M. Rossier se déplace dans le temps et dans l'espace, de la perspicacité avec laquelle il dégage les liens de cause à effet, ou de l'autorité qu'il met à élaguer l'accidentel ou à le redresser d'une chiquenaude pour lui rendre sa valeur, sa dignité d'exemple et de confirmation. »

(Extrait de "La Feuille d'Avis de Lausanne" O. Treyvaud.)



Horlogerie de Précision

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. Orfèvrerie
 Réparations soignées. Prix modérés. argent et argenté.
 Belle exposition de régulateurs.
 Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN - REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 23.809

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
 o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

DEUTSCHSCHWEIZER

sucht für einige Monate Pension in Lehrerfamilie der Westschweiz zwecks
 Erweiterung der franz. Sprachkenntnisse. Unterrichtsstunden Bedingung.
 Offerten und Referenzen erbeten unter Chiffre G 2151 Ch, an die Publi-
 citas A.-G. Chur.

Pour toute publicité,

s'adresser à

PUBLICITAS S. A.

RUE PICHARD, 3

LAUSANNE

Sociétés

Faites imprimer
 vos Statuts, Ré-
 glements, Cartes
 de convocation,
 Programmes,
 Enveloppes, Affi-
 ches aux Soirées, Av. de
 la Gare, 23, LAUSANNE. Vous serez satisfaites.



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

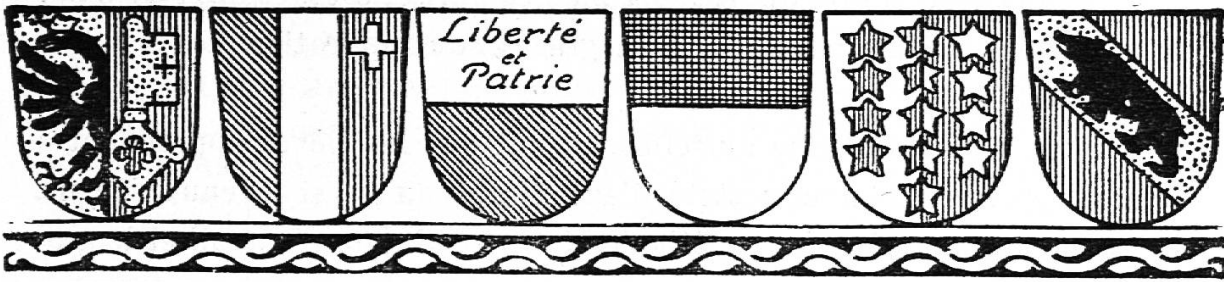
RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET ALBERT ROCHAT
Florissant, 47, Genève Cully

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne H.-L. GÉDET, Neuchâtel
J. MERTENAT, Delémont R. DOTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT et Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

Cahiers d'écriture H. Maire

Réglés, avec modèles gradués

Écriture anglaise grosse	N° 1	le cahier	Fr. 0.75
»	»	»	» 0.75
»	»	»	» 0.75
Écriture anglaise fine	N° 1	»	» 0.75
»	»	»	» 0.75
»	»	»	» 0.75
Écriture allemande		»	» 0.75
Écriture bâtarde		»	» 0.75
Écriture ronde		»	» 0.75

Chacun sait combien il est difficile d'obtenir des enfants des cahiers propres, bien tenus et une écriture claire.

La méthode Maire, qui est fort bien comprise, est très appréciée par les maîtres d'écriture ; ils obtiennent, grâce à son application, des résultats excellents.

De nos jours, comme autrefois, il faut que les élèves apprennent à écrire proprement et avec netteté, d'autant plus qu'on est devenu exigeant. Les exercices donnés par la méthode Maire facilitent ce travail et le graduent.

Il sera envoyé un cahier spécimen à toute personne qui en fera la demande.